



QUOI DE NEUF

Le journal des adhérent·e·s d'Île-de-France

SGEN
Cfdt:

**Les Arts : pratiquer
quoi qu'il en soit.**



Directeur de la publication

Philippe Antoine

Rédacteur en chef

Philippe Antoine

Maquette

Rémi Roudeau

Comité de rédaction

Vincent Albaud

Jean-Pierre Baills

Xavier Boutrelle

Évelyne Clavier

Anne-Laure Collomp

Christian Jolivet

Aude Paul

Rémi Roudeau

Florent Ternisien

Impression

Société Jouve - CS 70004

11 boulevard Sébastopol

75036 Paris cedex 01

ISSN

1953-6712

CPPAP

1121 S 08060

Sgen-CFDT Académie de Versailles

23 place de l'Iris

92400 Courbevoie

versailles@sgen.cfdt.fr

Imprimé sur papier recyclé
avec des encres végétales

joymask - stock.adobe.com

CONTACTS

Confédération

URI CFDT ILE DE FRANCE

78 Rue de Crimée

75019 PARIS

01 42 03 89 00

contact@iledefrance.cfdt.fr

Fédération

FEDERATION DES SYNDICATS GENERAUX
DE L'EDUCATION NATIONALE

47 Avenue Simon Bolivar

75950 PARIS CEDEX 19

01 56 41 51 00

sgen@cfdt.fr

Syndicats

Recherche EPST

contact@epst-sgen-cfdt.org

Administration centrale

administration-centrale@sgen.cfdt.fr

Académie de Créteil

11/13 rue des Archives

94010 CRÉTEIL cedex

01 43 99 58 39

creteil@sgen.cfdt.fr

Antenne 77 (Melun) · 01 64 64 00 22

77@sgen.cfdt.fr

Antenne 93 (Bobigny) · 01 48 96 35 07

93@sgen.cfdt.fr

Antenne 94 (Créteil) · 01 43 99 12 40

94@sgen.cfdt.fr

Académie de Paris

7/9 rue E. Dehaynin

75019 PARIS

01 42 03 88 86

paris@sgen.cfdt.fr

Académie de Versailles

23 place de l'Iris

92400 COURBEVOIE-La Défense

01 40 90 43 31

versailles@sgen.cfdt.fr

Antenne 78 (Trappes) · 01 30 50 89 82

78@sgen.cfdt.fr

Antenne 91 (Évry) · 01 60 78 37 34

91@sgen.cfdt.fr

Antenne 92 (La Défense) · 01 40 90 90 88

92@sgen.cfdt.fr

Antenne 95 (Cergy) · 01 30 32 67 55

95@sgen.cfdt.fr

ED!TO

OUVRIR DES PORTES,
PRODUIRE SANS SE JUGER

p 4

LE SAVOIR DES SAVEURS

p 5

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE

p 6

DES MARIONNETTES
POUR TENDRE LA MAIN

p 7

JE PENSE, JE DANSE, JE SUIS
LA DANSE À L'ÉCOLE EN TEMPS
DE PANDÉMIE

p 8

UNE VISITE AU CAMPUS
DES MÉTIERS D'ART & DU DESIGN

p 10

FORMER AUX MÉTIERS ARTISTIQUES

p 12

DANSE ET MUSIQUE
AU CONSERVATOIRE NATIONAL DE LA
VILLETTE

p 13

RÉPARER/ INVENTER

p 14

Les Arts : pratiquer quoi qu'il en soit.

La culture et les arts sont empêchés par la crise sanitaire et par les confinements et les couvre-feux successifs. Les lieux qui leur sont dédiés sont aujourd'hui encore fermés au public. Mais dans les écoles demeurées ouvertes tout ou partiellement, les artistes poursuivent coûte que coûte un travail essentiel en partenariat avec les équipes : offrir le sensible en partage, initier des démarches créatives individuelles et collectives, se relier à soi et aux autres.

Loin d'être des freins, les contraintes imposées par la pandémie amènent à inventer de nouvelles manières de faire pour dire la fragilité de notre monde et pour demeurer ensemble, quoi qu'il en soit.

Avec le projet « Chez soi », la photographe Laura Ben Layoune et l'écrivain Aïat Fayez proposent à des lycéens de conserver des traces de leur expérience personnelle de confinement et de puiser dans l'imaginaire collectif. La compagnie de marionnettes *La Barbe à Maman* s'invite, quant à elle, dans le CDI d'un collège avec son spectacle *Mauvaises graines* et incite collégiennes et collégiens à dessiller leur regard et à tendre la main aux migrant-es et à celles et ceux qui vivent dans les marges. Déplacer les murs et le cadre de l'école est l'objectif du chorégraphe K Goldstein de la compagnie *Keatbeck* qui cherche à rendre accessibles, dans une démarche inclusive, les savoirs par le corps et sa danse, à une époque de relations de plus en plus dématérialisées.

Plus que jamais, notre école a donc besoin de l'éducation artistique et culturelle pour penser la diversité des savoir-faire, l'égalité des intelligences et ainsi parvenir peut-être à se démocratiser. Tel apparaît en filigrane le message de Philippe Handtschoewercker qui convoque ses souvenirs d'apprentissage à la lumière de l'ouvrage de Jean Pierre Astolfi, *La saveur des savoirs, disciplines et plaisir d'apprendre*. Il évoque ainsi les liens entre « la fécondité de la pensée et la qualité du terreau émotionnel et relationnel ». C'est ce terreau qui fertilise les projets des étudiant-es en arts de Jean-Louis Fleury et où prennent racine des processus créatifs destinés à prendre soin de soi et de son histoire.

À l'heure où un reconfinement en Île-de-France est à nouveau à l'ordre du jour, misons sur la créativité des artistes, des enseignant-es, des responsables de scolarité, des étudiant-es et des élèves pour maintenir des collectifs de travail qui en se faisant inventent leur manière de faire.

C'est peut-être là une manière efficace de transformer l'organisation encore très hiérarchisée et cloisonnée de l'école et de l'université et d'anticiper un monde qui donnera corps à de nouvelles formes de solidarité.

Évelyne Clavier

OUVRIR DES PORTES, PRODUIRE SANS SE JUGER

Quelle Éducation Artistique et Culturelle (EAC) pour les élèves en temps de pandémie ?

Témoignage de Laura Ben Hayoun, artiste photographe qui fréquente depuis plusieurs années les établissements scolaires.

Qu'est-ce que l'éducation artistique et culturelle ?

L'EAC c'est d'abord une rencontre entre l'univers de l'artiste et celui des jeunes. Tous les a priori tombent très vite, et c'est un vrai échange qui s'engage.

L'EAC c'est également une invitation à la création. J'essaie de proposer des méthodologies qui poussent les élèves à produire sans se juger, en osant montrer leur propre univers, en s'ouvrant à des pratiques parfois inconnues et en se les appropriant.

Quels sont les projets du moment ?

Je travaille au Lycée Louise Michel de Bobigny avec une classe de seconde. J'ai proposé de travailler le « Chez soi » en référence à notre quotidien depuis un mois, mais surtout comme un espace à soi, réel ou imaginaire.

Je suis particulièrement heureuse de cette expérience qui nous a amenés à travailler l'histoire de la photographie, les archives, et inventer de nouvelles images. Nous nous sommes jointes au projet Aiat Favez, écrivain en résidence au lycée. Nous produisons un catalogue dans lequel se côtoieront des textes écrits par les jeunes sur cette thématique et leurs images. C'est extrêmement complet et cela rejoint le travail de l'artiste photographe qui crée sur plusieurs formes (expositions, livres, projections).

Quelles sont tes pratiques avec les élèves ?

Je présente d'abord mon travail personnel, qui mêle images numériques et argentiques, textes, vidéos, sons. Tous ces pinceaux ont pour but de montrer autrement, de créer du récit entre documentaire et fiction. J'invite ensuite les jeunes à faire de même en leur proposant des exercices (autoporraits, mises en scène) avec des téléphones mais aussi parfois avec des appareils professionnels.

Il y a donc un apprentissage du cadrage et du décadrage. J'utilise beaucoup les plateformes internet, blog ou réseaux sociaux car l'EAC y amène des images inattendues. Nous avons toutes à gagner à leur plus grande circulation.

Qu'est-ce que tu apportes aux élèves ? Qu'est-ce qu'elles et ils t'apportent ?

Je leur fais d'abord découvrir mon travail photographique. Avant de partir sur de la création, je leur parle aussi d'un métier : études, matériel, rapports avec les clients, les institutions... Les élèves sont un public exigeant; c'est un plaisir de les écouter réagir, et de découvrir leurs productions. Je propose des thématiques de travail proches de mes recherches, et leurs images m'amènent de nouvelles de mon côté : à chaque fois c'est une petite étincelle qui éclaire mes propres réflexions.



©Phila - 2020

Qu'est-ce qui est modifié avec la pandémie ?

La pandémie nous isole, nous coupe de nos proches, et d'une certaine manière elle nous enferme aussi dans des univers clos. L'EAC amène quelque chose. Le vide culturel nous touche toutes, adultes comme jeunes. Si évidemment nous n'avons pas toutes la même fréquentation des lieux culturels, leur absence est un vide, un trou béant. Alors face à l'isolement et aux images qui se ressemblent, il est encore plus important d'ouvrir des portes vers l'imagination et vers l'autre. On arrive ainsi à produire des objets qui restent et des expériences dont on se souvient.

Tu es une artiste « seule » avec les élèves. Est-ce que tu fais partie d'une structure, ou d'une institution culturelle ?

Oui ! Les deux se complètent très bien. Seule je peux vraiment fouiller des problématiques très personnelles, c'est un peu une carte blanche. Mais j'apprécie également de travailler dans des collectifs. J'ai mené des fictions radiophoniques, des courts métrages, des éditions. C'est une autre approche qui amène quelque chose de précieux : des collaborations avec d'autres artistes. Nos métiers artistiques sont compétitifs, solitaires, et je trouve cela très fort de pouvoir partager une expérience, entre nous et avec les personnels du lycée et les élèves. C'est un projet de plus grande ampleur où les jeunes découvrent toute une chaîne de production.

Propos recueillis par Aude Paul

LE SAVOIR DES SAVEURS

***Le savoir privé du réel,
quel goût peut-il avoir ?
Parcours phénoménologique entre
souvenirs personnels et éclairages
des neurosciences.***

Par Philippe Handtschoewercker

En introduction de son ouvrage *La saveur des savoirs, disciplines et plaisir d'apprendre*, Jean-Pierre Astolfi, incontournable didacticien des sciences, s'amuse à lister quelques rencontres savoureuses et déterminantes de sa jeunesse avec les savoirs. Me prêtant à mon tour à l'exercice, je suis frappé de constater à quel point mes exaltations premières sont viscéralement associées à une voix, une présence, un lieu social ou un paysage sonore.

l'appétit de résoudre des montagnes de problèmes mathématiques, catalysé par les compliments de mon instituteur.

Rien de neuf dans tout cela, et les balbutiements des neurosciences ne font que confirmer ce que l'on devine depuis longtemps des liens étroits entre la possible fécondité de la pensée et la qualité du terreau émotionnel et relationnel. En ces temps confinés et empêchés, cela questionne d'autant plus l'efficacité des

relationnelle et sensorielle, démontre en creux et avec force ce mystérieux entrelacement entre la vitalité de l'esprit humain et le rapport concret au monde et aux autres. Tous ces artistes désœuvrés car sans plus d'inspiration, en manque d'essence ! Ces élèves dynamiques qui boudent toute participation lors des cours à distance, privés de l'émulation de la classe et du regard du professeur ! Cette perte de sel de la vie grandissant partout, du fait de l'absence des rires dans un cinéma, de débats animés dans une classe, de tous ces invisibles produits de première non-cécité dans laquelle la pensée s'incarne et s'enracine et que ne remplacent ni webinaires ni capsules vidéos à télécharger.

Comme il faut bien s'adapter à tout, je vais continuer dans mon travail de formateur, d'enseignant, de professeur relais à la Cité des Sciences, à explorer les outils d'enseignement et de formation à distance, de visite de musée virtuelle et de simulation d'expériences scientifiques en ligne, peut-être même avec un intérêt devant la modernité de ces formes. Mais non sans la certitude que pour initier le désir

d'apprendre et de créer, rien ne remplace la présence matérielle, sensible, des objets et des êtres. L'appétit du savoir passe par l'encouragement et l'éveil sensoriel, qu'apportent la proximité humaine, la confrontation, les sorties culturelles, les expériences artistiques de toutes formes.

Ces évidences, renforcées par nos récentes épreuves de privation, devraient obliger à jamais la communauté éducative, d'autant que face à cette complexité des processus d'apprentissage et de créativité, pétris de dépendance à l'altérité et au monde charnel, résonne l'enjeu d'égalité des chances et d'accès à l'épanouissement de l'esprit.

Les savoirs ont de belles saveurs, mais ce sont celles qu'offrent le réel et les connexions humaines qui les conditionnent et fécondent. Alors dès que nous le pourrons à nouveau, en route vers davantage de qualité d'échange et de cadre de vie, en route vers les concerts, les tableaux de peintre vus de près, les salles de classe plus accueillantes et lumineuses, les regards positifs et démasqués, les jeux coopératifs, la géologie au grand air !

Pour initier le désir d'apprendre et de créer, rien ne remplace la présence matérielle, sensible, des objets et des êtres.

Remontent en vrac à la surface de ma mémoire : le coup de foudre pour le piano déclenché, enfant, par l'admiration de cette grande élève du conservatoire jouant une arabesque de Debussy lors d'une audition ; la première vraie jubilation de jongler avec les mots quand, en classe de seconde, la professeure de français demanda d'écrire un quatrain, et que le défi de lire ma bafouille devant tous décupla mon inventivité ; un engouement pour les échecs mêlé au plaisir tactile et olfactif des pièces en bois vernis d'un jeu dégoté au hasard d'un ennui d'été ; le désir d'explorer l'univers en arpentant les dédales du Palais de la découverte ;

pansements numériques appliqués à distance pour remédier au manque d'accès aux salles de classe ou de musée, aux festivités, aux contacts humains.

L'expérience qu'offre l'actuelle période de disette



ÊTRE OU NE PAS ÊTRE

**Faire corps ?
Oui, mais comment
en période de crise sanitaire ?**

**Billet d'humeur
par Vincent Albaud**

La pandémie de la Covid19 a donné un coup d'accélérateur incroyable au télétravail dans notre pays. Et qui dit télétravail, dit informatique et donc dématérialisation. Ce processus remet en question la place laissée au corps dans notre société.

du matériel informatique, dit de haute technologie. Le résultat majeur est la réduction des relations physiques entre vendeurs et acheteurs, entre administrations et administrés et désormais entre collègues.

La messe semble être dite pour le corps : gommons-le sauf quand il nous apporte du plaisir, et encore...

Jusqu'à présent, la dématérialisation était vue comme un moyen de se débarrasser de la paperasse, de réduire la bureaucratie, d'aller plus vite, de gagner du temps pour faire autre chose. L'argument principal des tenants de cette politique est la protection de l'environnement, justifiant ainsi les dizaines de milliards, si ce n'est des centaines, investies chaque année dans

Éloignements et télépathie

En éloignant l'autre, en repoussant sa présence et donc son corps, on réduit les risques de nuisance, on gagne en sérénité et en productivité tout en répondant à la demande de réduction des risques psycho-sociaux. Nous faisons d'une pierre deux coups, si ce n'est plusieurs, et tout le monde est content : meilleurs rendements et atomisation

du collectif de travail pour les patrons, davantage de liberté individuelle et de tranquillité pour le travailleur. La messe semble être dite pour le corps : gommons-le sauf quand il nous apporte du plaisir, et encore...

Cependant, demeure un problème intrinsèque : nous sommes des êtres humains, avec un esprit et un corps. L'esprit est présenté dans toutes les sociétés existantes sur Terre comme immortel. Nous l'appelons aussi « âme ». Les vecteurs de cette pensée sont, depuis des millénaires, les religions et les philosophes qui ont souvent opposé noble spiritualité et bassesse matérialiste, ou corps et esprit. Cependant, sans transmission orale ou écrite donc sans corps, cette pensée n'aurait pas traversé les âges. Que je sache, l'existence de la télépathie suppose un corps, non ?

Le corps rejeté

Ce corps est rejeté par la société car limitatif et symbole de notre déchéance, de notre mort à venir. Toutefois, pour faire société, il faut échanger et vivre avec son alter ego, son prochain et le corps est notre meilleur outil, le plus humain,

la preuve la plus irréfutable de notre existence. Il a pour malheur de nous renvoyer à notre « éphémérité », à nos limites dans un monde promettant à chaque commun des mortels le bonheur infini et la possibilité de tout faire, un monde justement sans limite. La dématérialisation est un des éléments de cet affranchissement des limites, et du corps. Donc un danger, à mon sens, pour toute société, si le processus se transforme en dogme, ou en religion qui serait un négationnisme du corps, et de ce que nous sommes, de l'Être que nous sommes.

Toutefois, il me semble qu'une lueur de raison commence à briller car le télétravail, cette dématérialisation relationnelle, montre ses limites (mais qui aurait pensé qu'il y en aurait eu si rapidement ?). En effet, le besoin de voir l'autre, de le sentir et de le ressentir, d'échanger sans artifice technique semble manquer cruellement à nombre d'entre nous. Il aura fallu attendre une pandémie pour que l'importance du corps retrouve un début de résonance et que nous, humains, nous rendions compte que nous étions du matériel, un matériel qui nous sert à faire société.



DES MARIONNETTES POUR TENDRE LA MAIN

Face au danger du repli, la résilience, coûte que coûte, d'un projet artistique associe des partenaires pour relier les deux rives de la Méditerranée. Avec Alaïs Barkate



Peux-tu nous présenter ce projet ?

En juin 2020, lors de la présentation de la saison théâtrale 2020-2021 de la Halle Roublot dans mon établissement, le collège F. et I. Joliot-Curie de Fontenay-sous-Bois, un projet pédagogique nous a été présenté : mon collègue d'arts plastiques et moi-même nous sommes portés volontaires pour le mener avec une classe de 4^{ème}. En partenariat avec le théâtre de la Halle Roublot, la Ligue des droits de l'Homme, l'association Aurore et la compagnie *La Barbe à Maman*, les élèves vont rencontrer des réfugiés pour transposer ensuite leurs vies et leurs parcours en spectacle de marionnettes afin de proposer un prolongement au spectacle Mauvaises graines construit autour de quatre destins de personnes marginalisées par notre société.

Un moment bouleversant d'écoute, de bienveillance, de maturité.

Comment cela s'organise-t-il ?

En raison du contexte sanitaire, nous avons dû adapter la mise en œuvre et ne savons pas sous quelle forme nous parviendrons à le mener à son terme.

Courant janvier, les élèves de la classe de 4^{ème} ont rencontré deux bénévoles de la Ligue des Droits de l'Homme pour redécouvrir la Déclaration universelle et étudier des dessins de presse d'une exposition montrant des situations dans lesquelles elle n'est pas respectée, notamment sur la question des discriminations à l'égard des étrangers et des immigrés. Début février, les élèves ont pu faire la connaissance de trois réfugiés hébergés à Fontenay-sous-Bois par l'association *Aurore* : Alice, Moussa et Nadia. En amont, nous avons préparé des questions à leur poser et réfléchi à l'attitude à adopter envers « nos invités » comme les ont appelé les élèves. Le jour de la rencontre, après une présentation générale, afin de faciliter la libération de la parole, les élèves se sont répartis en groupes pour écouter l'un-e de nos invité-es, s'aidant des questions préparées en classe. Ce fut un moment bouleversant d'écoute, de solennité, de bienveillance, de maturité et de complicité. Les élèves concluant cette rencontre par les mots : admiration, empathie, courage et force.

En mars commencera la création. Comme il n'a pas été possible d'assister au spectacle fin janvier en raison de la fermeture des théâtres, Bruno Michellod et Stéphane Bientz de la compagnie *la Barbe à Maman* viendront présenter une partie de leur spectacle au collège : celle consacrée à Monsieur Claude, SDF. Pour deux heures, le CDI se transformera en théâtre de marionnettes et les élèves pourront « payer » leur entrée avec des biens de première nécessité qui seront redistribués à une association caritative, puis échanger avec les marionnettistes en présence d'Alice, Moussa et Nadia que nous souhaitons associer à la rencontre. Six ateliers de deux heures avec les marionnettistes pourront commencer : un durant lequel les élèves transmettront à Bruno Michellod et Stéphane Bientz les histoires d'Alice, Moussa et Nadia, deux ateliers pour écrire trois pièces de théâtre racontant ces trois destins, un autre où chaque groupe construira ses marionnettes, un autre pour apprendre à les manipuler, puis viendront les premières répétitions. Enfin, nous l'espérons, début avril, une journée se déroulera à la Halle Roublot pour finaliser la mise en scène et les répétitions avant une représentation finale devant Alice, Moussa, Nadia, mais aussi les personnels de l'établissement associés au projet et les parents.

Quel est le sens du projet ?

Dans cette période où chacun-e est invité-e à se replier sur soi et à ériger des barrières, où les lieux culturels sont fermés, où la détresse économique de certaines familles est criante, où la Méditerranée continue à devenir un cimetière, ce projet invite à s'ouvrir aux autres et à tendre la main, coûte que coûte, pour que la solidarité se traduise en acte citoyen, avec l'autre et grâce à l'autre. Nous espérons pouvoir le mener à son terme, afin d'ouvrir les yeux plus grands sur le monde et se faire davantage confiance.

Depuis la rencontre avec Alice, Moussa et Nadia, les élèves de 4^{ème} se sentent investis d'une mission : une histoire leur a été offerte, douloureuse, avec des silences pesants, mais elles et ils ont à cœur de la partager avec le plus de fidélité et de respect possible, afin qu'on sache qui sont Alice, Moussa, Nadia, parce que « Madame, c'est pas juste de vivre des choses pareilles ».

JE PENSE, JE DANSE, JE SUIS LA DANSE À L'ÉCOLE EN TEMPS DE PANDÉMIE

Évelyne Clavier s'est entretenue avec le danseur et chorégraphe K Goldstein le 4 février 2021.

K Goldstein est le fondateur et directeur de la compagnie KeatBeck qui, 10 ans après sa création, compte vingt personnes : il a accepté de nous expliquer de quelle manière il poursuit son travail chorégraphique en milieu scolaire et comment il conçoit son travail d'artiste dans la cité.

Alors que les salles de spectacle et les lieux culturels sont fermés, la compagnie KeatBeck n'a jamais cessé ses interventions auprès des élèves. Comment s'est-elle adaptée au contexte pandémique ?

On s'est appuyé sur un dispositif créatif qui existe depuis 5 ans : les DanceKeat qui visent à promouvoir la danse hors du plateau par la diffusion sur Instagram et sur Facebook de cartes postales dansées en relation avec un paysage. On a eu l'idée d'associer ce dispositif aux ateliers chorégraphiques mis en place en milieu scolaire grâce à un partenariat avec la Ville de Paris et le Centre Georges Pompidou. Les élèves ont ainsi appris à réaliser leur propre DanceKeat en contexte scolaire.

Le premier confinement n'a pas interrompu ce travail. On s'est adapté et c'est ainsi qu'est né le projet DanceKeat Season. Il ne s'agissait plus de créer une chorégraphie en extérieur mais en appartement. Pour cela, on a envoyé près de 500 tutoriels. Les professeurs ont relayé le projet auprès des élèves et de leur famille comme un devoir à part entière à réaliser. Quatre membres de la compagnie KeatBeck sont restés en contact régulier avec eux pour régler des questions de logistique et lever des difficultés de compréhension de consignes en relation avec la chorégraphie elle-même ou son tournage vidéo. Quand des problèmes trop importants survenaient et que le professeur n'avait pas les clefs pour les résoudre, on entrait directement en contact avec les élèves et leurs parents. Nous sommes parvenus à maintenir le lien

et à poursuivre en distanciel un travail créatif qui engage le corps. On a reçu de nombreuses vidéos.

Comment travaillez-vous avec les contraintes qu'imposent les gestes barrières ?

La contrainte est pour moi un moteur. La pandémie nous donne des défis à relever. Comme on ne peut plus aller au centre Georges Pompidou qui est fermé, nous faisons venir le musée dans l'école. Les œuvres d'art à partir desquelles nous créons des chorégraphies sont amenées par les conférenciers qui nous y donnent ainsi accès. Nous avons, dans ce cadre, un projet intergénérationnel qui relie les seniors et des enfants. Mais ils ne peuvent pas être dans le même espace. Nous n'y avons pas pour autant renoncé, même si la rencontre en présentiel n'est pas possible.

Ainsi, nous faisons des cours de danse par Zoom avec les seniors et le centre Georges Pompidou leur a donné une formation. Le but est que chaque senior crée un podcast sur une œuvre qu'il a choisie pour l'envoyer aux classes partenaires du projet. Les enfants dessinent alors l'œuvre d'art qu'ils ne connaissent pas encore en fonction des explications reçues en audio. Puis on commence les ateliers chorégraphiques avec ce matériau et avec les apports des conférenciers du Centre Georges Pompidou. Je n'aurais jamais pensé à travailler de la sorte si nous n'avions pas été dans des problématiques de pandémie. J'ai hâte de voir le résultat de cette nouvelle façon de faire.

La danse autorise le corps à prendre place à l'école.

Peux-tu nous parler du partenariat avec les équipes pédagogiques et éducatives ?

Dans le contexte du premier confinement très strict où on ne pouvait pas sortir, les enseignants étaient vraiment nos ambassadeurs. C'est grâce à leur travail de médiation que le projet DanceKeat Seasons a pu aboutir.

Depuis la rentrée, nous avons un nouveau projet Craft, porté par la Cité éducative de Paris XIXème Ouest au sein du collège Méliès. Il consiste à transmettre des gestes de métiers



artisans rares à des collégiens à partir de l'observation d'artisans en horlogerie et cordonnerie et de mon expertise du geste, de l'espace et de la mémoire du corps. L'idée est de questionner la frontière poreuse entre l'artiste et l'artisan. Dix jours sur l'année scolaire nous sont octroyés pour cela. En tant que chorégraphe, cela me semble peu. Mais pour certains enseignants, c'est déjà trop car cela risque d'empiéter sur leur programme disciplinaire. C'est assez problématique car nous avons besoin de temps pour faire entrer les élèves dans notre démarche.

Nous avons aussi besoin de temps pour comprendre le fonctionnement du groupe ou d'un élève en particulier. Il y a parfois des résistances que je peux comprendre mais sur lesquelles j'essaie de travailler. Les pratiques artistiques menées avec des artistes ne sont pas toujours reconnues à l'école et ce n'est pas toujours facile d'entrer dans les établissements scolaires en tant que chorégraphe. Pourtant, je pense que je peux y être utile.

Comme tu l'indiques, la danse bouleverse les organisations et les routines. Elle demande un temps et un espace qui n'est pas celui du collège et elle peut déranger. En ce qui me concerne, je pense, comme toi et comme le sociologue Patrick Germain Thomas dans son livre *Que fait la danse à l'école ? Enquête au cœur d'une utopie possible (2016)*, qu'elle a un rôle important à y jouer, tant sur le plan relationnel que cognitif. Quel est ton point de vue de chorégraphe engagé sur le terrain de l'école ?

La danse autorise le corps à prendre place à l'école où il est parfois oublié dans les apprentissages. Sur le plan relationnel, le travail chorégraphique favorise l'esprit d'équipe et permet d'apprendre à faire groupe à partir de la diversité. Il développe des compétences inclusives dans la mesure où l'on cherche à ne laisser personne de côté et à faire émerger le désir de faire.

Et c'est le travail sur le corps sensible et expressif relié à l'imaginaire qui permet de valoriser chacun et chacune. Dans les ateliers chorégraphiques que j'anime, j'organise de petits groupes à qui je demande de petites créations chorégraphiques. Aucune proposition ne doit être écartée,



© compagnie KeatBeck

chacune doit être intégrée au travail. En tant que pédagogue, je cherche ainsi à favoriser l'autonomie et le sens de la responsabilité des élèves. Pour chaque séance d'atelier d'une heure trente, je fixe l'objectif d'un rendu que l'on pourra regarder ensemble. J'attends alors des participants des retours bienveillants et constructifs au-delà des simples jugements de valeurs : « C'est bien ou ce n'est pas bien ». C'est ainsi que chacun et chacune va pouvoir progresser.

La danse est un art de la rencontre entre les personnes. Elle se prête aussi à la rencontre avec diverses disciplines scolaires. C'est la visée d'une formation pour les enseignants que la compagnie KeatBeck mène en Occitanie. Il s'agit de voir comment la danse pourrait permettre d'envisager autrement les mathématiques, le français, la géographie, etc. en donnant des accès aux savoirs qui passent par la corporalité. La danse permet d'incarner des concepts abstraits, de les faire comprendre. Elle offre ainsi d'autres portes d'entrée aux apprentissages complexes et travaille à sa manière à la démocratisation de l'école. Ce sont là des enjeux politiques et sociétaux qui ne laissent pas indifférents le citoyen que je suis aussi.



UNE VISITE AU CAMPUS DES MÉTIERS D'ART & DU DESIGN

Héloïse Leboucher est directrice opérationnelle du Campus des Métiers d'Art & Design - Paris, Manufactures des Gobelins. Elle nous a reçu à la manufacture des Gobelins, à Paris, le 2 février dernier.

Qu'est-ce qu'un campus des métiers ? Et pourquoi à la manufacture des Gobelins ?

Il nous faut remonter à février 2019 avec de premières réunions pour la mise en place de ce Campus, il s'agissait d'identifier les établissements partenaires d'une coopération structurée pour valoriser (rendre visibles, innover, transmettre) des formations dans les filières des métiers d'Art et du Design. Un Campus des métiers est un réseau d'établissements : ici 30 établissements, dont 16 lycées professionnels et technologiques, 5 écoles supérieures dépendant de l'Éducation nationale (Boullé, Estienne, Duperré et l'Ensaama) et du ministère de la Culture (l'EnsAD), l'ENS Paris-Saclay, le CNAM mais aussi des établissements supérieurs privés, un Greta, un CFA.

Ayant une bonne expérience de ce secteur de formation, du côté du pré-Bac comme du post-Bac, j'avais été missionnée par le recteur Gilles Pécout et nous nous projetions dans le cadre de la 3ème vague du Programme des investissements d'avenir (PIA). Par ailleurs, un projet transdisciplinaire de Master Design était expérimenté depuis 2015, accueilli par le Mobilier national en résidence à la manufacture des Gobelins, porté par le CNAM (qui délivre le diplôme) et 4 écoles parisiennes, dont l'école Duperré où j'ai été proviseure adjointe pendant sept années.

Pour obtenir une labellisation d'excellence (exigence du PIA), il nous fallait trouver le bon lieu d'incarnation : il y a donc eu à un moment donné une convergence d'intérêts avec l'établissement Mobilier national qui est devenu co-fondateur, et dont la Manufacture est une composante, avec la volonté de développer un Campus accueilli dans ces lieux. Volonté de s'ouvrir à de nouveaux publics donc

et de générer une dynamique nouvelle au sein de l'enclos de la manufacture pour une institution qui a pour mission d'assurer la restauration de ses collections uniques au monde, de perpétuer et transmettre des savoir-faire exceptionnels. Elle est un acteur majeur de la création contemporaine et de la promotion des arts décoratifs à la française.

Il s'agit aussi d'accompagner la jeune création : pouvez-vous évoquer le projet de concours pour le Mobilier du XXIème siècle que vous avez porté ?

Le Mobilier national a proposé un concours en septembre 2019 en direction des étudiant-es des écoles Boullé, Ensaa, Ensad, Camondo et de l'École Bleue, afin de renouveler la table du conseil des ministres. Cette table n'avait pas fait jusqu'à présent l'objet d'un aménagement spécifique en raison des contraintes liées à l'organisation du conseil des ministres, elle doit pouvoir accueillir de 20 à 40 personnes, être modulaire et légère. Nos étudiant-es, en seconde ou en quatrième année de Master ou DSAA (Diplôme de spécialisation et d'approfondissement), ont concouru sur une période de 16 semaines : au final et au vu de la créativité qui a émergé, plusieurs projets ont été retenus et sont en cours de développement, l'un d'eux devrait être finalisé fin 2021.

Le Mobilier national qui est héritier du Garde-Meuble de la Couronne et a pour mission de meubler les lieux officiels de la République française contribue donc, avec cette initiative, à solliciter la jeune création. Étudiantes et étudiants ont réalisé un nombre considérable d'esquisses, de plans, de maquettes, mais aussi des modélisations 3D, des mises en situation.

Pour en revenir aux étudiant-es : quels sont leurs profils et leurs parcours ?

Pour l'ensemble du Campus, les formations pré-bac accueillent 2000 élèves du niveau CAP, Brevet des métiers d'Art (BMA) et Bac professionnels, dans des filières très spécialisées, et 4600 étudiant-es post-bac d'origines diverses, par exemple issu-es de la voie technologique (STD2A). Ce sont des jeunes qui ont eu l'envie de



s'orienter vers des métiers de création et de conception, qui ont une appétence pour le dessin, les matériaux, les couleurs, les pratiques créatives. Ces envies se sont construites et affirmées pendant les années au lycée : elles et ils ont souvent été des lycéennes et des lycéens inquiets, heureux et engagés, qui ont su développer une ouverture d'esprit, une approche esthétique, qui ont eu aussi envie de prendre une part de risque et de s'engager dans un domaine qui les tentait.

Et ce sont bien les démarches de conception et de projet qui sont mises en avant au travers de toutes ces formations. Il s'agit de créer, de produire, d'aboutir à un livrable, une réalisation concrète, avec un ancrage professionnel fortement marqué. Dans les formations du design par exemple, on va chercher à répondre à un besoin, à concevoir des solutions. Du côté des filières pré-bac, le travail en atelier est très important, avec l'apprentissage du geste, l'approche des matériaux, par exemple pour le CAP vitrail.

C'est pourquoi vous avez aussi un projet de Matériauthèque qui serait accueilli ici à la Manufacture des Gobelins ?

Oui, si tout va bien il va voir le jour à la fin 2021 sur un espace de 250m². Ce sera un centre de ressources, avec des matériaux à consulter, une attention particulière portée aux matériaux éco-responsables, des fiches d'identité comprenant des données sensibles liées au toucher, à la brillance, à la souplesse, des études d'impact environnemental, un nombre important de paramètres. Et donc à destination de tous ces métiers d'art. Un lieu pour l'architecture intérieure, l'ameublement, l'aménagement des espaces, les textiles, les matériaux souples, les arts du métal, la céramique...

Comment toutes ces formations se sont-elles adaptées à la crise sanitaire ?

Cela a été compliqué, comme pour tout le monde, il a fallu s'adapter aux consignes successives liées aux contraintes sanitaires. Beaucoup de formations ont cependant pu permettre un accès raisonné aux ateliers avec

une réduction des jauges. Les ateliers sont en temps normal très accessibles aux étudiantes et étudiants et ce sont plutôt de petits effectifs (15 par groupe avec parfois des CAP à 12, voire à 6) : avec la régulation des flux, en les ajustant de façon permanente, les ateliers sont restés accessibles.

Rendre visibles ces filières, valoriser des parcours ambitieux, toucher des publics éloignés.

Comment valoriser ces filières qui permettent à beaucoup de jeunes de développer et de réaliser leur projet ?

Il faut les rendre visibles, la situation est paradoxale : tous ces métiers d'art et du design sont reconnus, mais pas les formations elles-mêmes. Pour certains parents le seul intitulé du diplôme renvoie à des préjugés négatifs : un CAP, la voie professionnelle... Il faut mieux informer et valoriser ces formations et ces parcours qui sont ambitieux pour les jeunes.

Le pari est aussi de toucher des publics éloignés du monde de la culture, de leur faire savoir que ces formations et que ces parcours existent et sont possibles. Il faut également préserver les continuités de formation entre la voie professionnelle au lycée et le post-bac. Ce sont aussi des formations très sélectives avec une forte pression et souvent 30 demandes pour une place...

Nous souhaitons également contribuer au développement de la dimension recherche dans le domaine du design, avec un apport aux étudiant-es, notamment grâce à une collaboration avec un laboratoire de l'ENS Paris-Saclay qui développe une recherche autour des questions de formation des designers. Le design en tant que tel n'est pas reconnu comme une discipline par les sections disciplinaires du conseil national des universités (CNU) relatives aux enseignants-chercheurs. C'est aussi l'occasion de faire évoluer les relations, les interactions entre les disciplines et les institutions des métiers d'Art et du Design, et de participer au développement d'une recherche appliquée.



FORMER AUX MÉTIERS ARTISTIQUES

Comment aborder une formation artistique en cette période troublée, avec des lieux de culture fermés ?

Rencontre avec Annie-Claude Ruescas, proviseure de la prestigieuse École Estienne à Paris.

Depuis maintenant un an, les lieux de culture sont fermés. Quel est l'impact sur la formation des étudiants ?

Il faut distinguer la période de mars à juin où les écoles étaient fermées : un enseignement à distance s'est mis en place dans l'urgence avec des moyens techniques souvent insuffisants et un climat très anxieux pour tous, sans visibilité sur les stages, les examens terminaux... Puis ce fut septembre et sa reprise, où du fait de la réouverture de l'École, étudiantes, étudiants et personnels allaient mieux.

Pour compenser l'absence d'accès à la culture à l'extérieur de l'École, nous avons multiplié les workshops, les intervenants extérieurs. Nous avons aussi signé plus de conventions avec des partenaires du quartier. C'est un système d'entraide. Des partenaires mettaient des espaces à notre disposition (bibliothèque, ateliers) et nous faisons de même. Avec à chaque fois de très petits groupes.

La mise en place de groupes allégés a été privilégiée pour maintenir des conférences. Notre organisation a été revue, ce qui n'a pas toujours été facile car nous étions aussi en plan vigipirate écarlate, ce qui limitait l'utilisation de l'espace urbain. Mais malgré tout, nous avons pu maintenir ce qui fait sens pour ces formations.

Nous avons choisi de privilégier le « lieu école ».

La vie étudiante a été durement impactée. Cela s'est-il ressenti à l'École Estienne ?

C'est une période difficile et Estienne est un élément essentiel de maintien d'un lien social pour tous. Nous avons choisi de privilégier le « lieu école » avec une maximisation des présences étudiantes (70% de présentiel et 50% pour la restauration). En donnant avant tout la priorité aux premières années, au début, pour faciliter leur acclimatation, commencer la mise en place des suivis, faire corps.

Pour la fin d'année, nous privilégierons les élèves préparant leur diplôme. Mais il faut reconnaître que la continuité a été parfois compliquée. Le corps enseignant est très éprouvé. Ils le sont par eux-mêmes, mais aussi souvent pour leurs proches. Certains enseignants étaient en ASA : nous avons mis en place des cours avec le professeur à distance et les élèves présents dans la salle. Par ailleurs, il est certain que nous avons davantage d'élèves qui ne vont pas très bien.



Les stages font partie intégrante de la formation. Quelles ont été les adaptations ?

Au début nous étions inquiets, mais finalement, avec de l'accompagnement, tous ont trouvé un stage à réaliser. Certains par petites périodes successives, pour beaucoup en distanciel. Au final, ils auront pu bénéficier de ces expériences professionnelles. Pour les élèves qui faisaient leur stage en distanciel, ils ont pu se retrouver à l'école pour être ensemble. Un co-working maison !

Les étudiants en Design et Métiers d'Arts sont-ils inquiets pour leur avenir ?

Il est difficile d'apporter une réponse dans le contexte global qui reste compliqué mais pour la plupart, ils ont encore plusieurs années d'études devant eux et ceux qui vont passer leur diplôme sont accompagnés vers l'emploi par la facilitation de périodes de stage, notamment grâce au Campus Paris Gobelins des métiers d'Arts et du Design (cf p. 10 et 11).

Retiendriez-vous quelque chose de positif de cette période ?

Il est encore un peu tôt pour le savoir. Mais elle a permis une formation accélérée des équipes à tous ces nouveaux outils qui seront réemployés par la suite. On pourrait envisager que certains cours se fassent en distanciel, ce qui permet de repenser l'espace et le temps d'enseignement. C'était aussi l'occasion de réfléchir autrement à la pédagogie sans pour autant altérer les relations professeur-élève, si importantes dans nos écoles. Les portes ouvertes, réalisées en virtuel, ont été une réussite et les outils mis en place pour l'orientation seront réexploités. Ce qui a permis de créer des liens particuliers entre élèves et futurs élèves grâce à l'utilisation des réseaux sociaux.

DANSE ET MUSIQUE

AU CONSERVATOIRE NATIONAL DE LA VILLETTE

Au Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris, Corinne Covarrubias est chargée de scolarité auprès des étudiant-es en notation du mouvement (danse) et militante CFDT Culture. Rencontre

Que s'est-il passé en 2020 ? Comment les enseignements ont-ils pu se poursuivre ?

Il y a eu deux périodes distinctes : des cours à 100 % à distance pour les étudiant-es, y compris pour les danseurs puis à partir de septembre dernier, nous avons pu réouvrir progressivement dans des conditions très encadrées : limitation en nombre d'étudiants, limitation du temps de présence dans les locaux, pas de réouverture en présentiel pour les disciplines théoriques, c'est l'ensemble des enseignements qui a été repensé, avec des formes d'hybridation. Il faut savoir que le conservatoire offre un nombre considérable de cursus différents pour un grand nombre de disciplines.

Le port du masque, par exemple, est obligatoire, y compris pour la danse et pour les musiciens, sauf contrainte spécifique : un tromboniste, par exemple, ne peut s'exercer avec un masque ! Toute situation est étudiée au cas par cas. Sur un plateau avec orchestre, un chanteur peut être dispensé de masque lors d'une production. Autre exemple, un chorégraphe peut continuer à intervenir in situ dans un cours de danse, mais de façon très conditionnée.

Réouverture des lieux de culture : nous attendons d'être invités à en discuter...

La production elle aussi a pu reprendre mais sans public, ce sont des captations, le service audiovisuel est très sollicité. La création se poursuit mais elle est allégée, certaines productions sont annulées, lorsqu'il y a de nombreux intervenants par exemple.

Comment cette situation est-elle vécue ?

On a envie de dire : c'est cela ou rien... C'est un compromis acceptable, les étudiant-es ont été heureux de pouvoir revenir au conservatoire, de retrouver les locaux, de pouvoir reprendre leur pratique artistique. Vous imaginez bien que sans un studio à disposition, de nombreuses pratiques sont impossibles, je pense à la danse, à la percussion...

Les modes de transmission sont interrogés, on adapte les contenus, une hybridation de la transmission des savoirs se met en place. Le contenu des enseignements a lui aussi été modifié, tout comme les modalités de concours et d'examen. Les étudiant-es, les enseignant-es, mais aussi tous les personnels administratifs, scientifiques et techniques ont été très mobilisés et se sont adaptés : elles et ils ont dépensé beaucoup d'énergie pour assurer ces continuités.

Ce moment n'est pas encore venu, mais il sera important de prendre le temps d'en faire un bilan : qu'est-ce qui a été vécu comme positif, ou au contraire que faut-il éviter ?

Il est important par exemple de maintenir ce qui est essentiel dans le rapport entre enseignant et élèves.

Et il est vrai que ce qui a été mal vécu, c'est de constater que la culture, les lieux de culture, certaines pratiques artistiques n'ont pas été éligibles au chapitre des activités essentielles.

En tant qu'élue du personnel, comment avez-vous vécu la période ?

Pour mettre en place et organiser ces continuités, discuter des protocoles, nous avons eu de 15 à 20 instances depuis un an. C'est le CHSCT qui a été le plus sollicité. La CFDT, majoritaire dans l'établissement depuis 2018, a été force de proposition, nous avons été très sollicités par les agents et très impliqués dans les protocoles qui ont été largement amendés.

Nous sommes dans la recherche du compromis. Il est important d'assurer la continuité, de sécuriser les conditions de travail et de préserver la santé de toutes et de tous. Il y a eu également un surcroît de travail pour les personnels, dont les personnels administratifs qui assurent gestion et organisation. Tout le monde a dû s'adapter et y mettre de l'énergie.

Qu'en est-il de la réouverture des lieux de culture ?

Nous n'avons pas de visibilité. Nous attendons d'être invités à discuter de ces réouvertures car tout le monde a envie que les lieux de culture puissent réouvrir, de façon encadrée bien sûr.



RÉPARER/ INVENTER

**La démarche
artistique :
non essentielle ?
Par Jean-Louis Fleury**

Jean-Noël Lafargue, enseignant en école d'art au Havre-Rouen, lors d'une conférence en 2014 pour le TEDx à Montpellier, est invité à répondre à la question : « À quoi sert un étudiant en art ? ». Avec beaucoup de malice, il avance qu'il ne répondra bien entendu pas à la question mais qu'en tournant autour de celle-ci on finirait bien par trouver du sens.

La conclusion de son exposé pointe que la nécessité de figurer, de représenter, de penser le monde qui nous entoure, datant de la préhistoire, est bien antérieure à l'invention de la cravate. En 2021 pourtant nous constatons que cette cravate prétend décider si l'art est essentiel ou non. Pour développer notre propos, orientons notre regard sur deux étudiants de la CPES-CAAP Picasso.

Panser, caresser, réparer

Lucas Durassier porte tout à la fois une cravate et une attention soutenue à la nature. Tout n'est donc pas perdu. Pour la pièce intitulée Préparation il a glané un fragment de tronc d'un mètre soixante issu d'un arbre déraciné. Il a répertorié les caractéristiques de ce bois fragilisé afin, d'abord de le conserver, puis d'utiliser son potentiel expressif. Attentif, l'étudiant a choisi d'utiliser les lignes particulièrement graphiques, d'un noir profond contrastant avec les surfaces claires, formées par les moisisures au sein de ce bois de vieux chablis. En plasticien, il a retiré les champignons xylophages mais préservé les champignons lignibles qui pigmentent de noir les veines de l'arbre comme

autant de tracés d'encre de Chine. Pour poursuivre ce dialogue il associe à ces réseaux graphiques les parties de bois partiellement évidées qu'il a recouvertes de peinture noire.

Si les formes générées peuvent prendre des allures relativement épurées, les gestes qui précèdent sont souvent nombreux, variés, attentifs, réalisés autant que faire se peut à la main. Le rabot manuel est préféré à l'électrique, le bois est poncé au papier de verre plutôt qu'à la machine, les chevilles sont sculptées plutôt qu'usinées. Chaque geste s'affirme comme une caresse, un pansement, une réparation.

sûrement que les naissances et les anniversaires. » écrit Lola Lafon dans Chavirer. Transmissions permettant d'envisager le monde avec de premiers repères.

On peut constater à quel point l'attention au monde nourrit les investigations artistiques. Les deux démarches évoquées semblent s'appuyer de façon différente sur quatre temps : Observer/ Apprendre / Réparer / Inventer. Autant de raisons, en ces temps troubles, d'espérer que par le truchement de l'art penser puisse aider à panser. Non essentiel ?

À quoi sert un étudiant en art ?

Tisser, hériter

La pratique de Tessa Larcher Coadou entremêle quant à elle héritages et affirmation de soi. Héritages de générations d'artistes qui nourrissent la réflexion et legs familiaux, notamment de sa grand-mère qui pratiquait la couture. Dans son travail, la toile prend une place importante. Elle ne se contente pas d'être un support mais devient un matériau. Fils, laines, motifs viennent créer un pont entre pratiques couturière et plastique, entre le passé soumis au risque de l'oubli et le présent. Le terme Texte provient de Tisser, qui met explicitement en avant le récit. En mettant en jeu le récit de son aïeule, Tessa agrège différentes mémoires familiales. « Les histoires-sédiments cimentaient le clan plus

La conférence de Jean-Noël Lafargue est disponible en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=c0FGzHt08Y4>



Tessa LARCHER COADOU, *Le troisième*, transferts photographiques sur toiles, tressage, 90 x 96 cm.



Tessa LARCHER COADOU : *Sans titre*, bandes VHS, toile, 172 x 73 cm



Lucas DURASSIER : *Préparation*, acrylique, moisissures, bois de Chablis, 156 x 78 x 21 cm

Ce journal est réalisé par des militant-es pour les adhérent-es d'Île-de-France. Moments partagés pour ce numéro, ou la culture en mode survie : avec la compagnie KeatBeck, visite à la manufacture des Gobelins, dessins de Simon Marcus, étudiant à Fontenay sous bois, souvenir de la Biennale de Venise.

PHOTOREPORTAGE

